

Texte sur les occups

Chèr•e occupant•e,

Si je vous écris ce soir de septembre, c'est que je sens venir ma fin.

Moi, occupations du tracé de l'A69, joyeux campings devenue zad rieuse, je perçois mon paysage se recomposer salement.

Je m'adresse à toi, occupant.e depuis des mois qui finissent par faire une année et demi, mais aussi à toi, passagèr.e d'un soir autour du feu ou d'une semaine de rébellion. Je m'estompe sans regret et sans reproche, et je sais que vous saurez me ré-inventer à chaque coin de rue.

Je souhaite que de cette période vous gardiez, brodés où vous voudrez, des petits bouts de moi, des gros morceaux de nous.

La lumière d'automne sur un gouter aux crêtes, les plans alambiqués pour nourrir les perché.es, les repas de midi qui commencent à 16h, les nœuds refaits, défaits et puis ratés, le froid qui pique mais qu'on oublie car on s'agite, celui s'installe et menace les orteils, les clous tordus, les vis trop petites, celles enfoncées au marteau,

les collections de toilettes sèches, celles avec vues, celles suspendues, celles en banderoles, celles bancales, celles pas souvent vidées, celles hypers carrées, celle toujours améliorées, toutes ces choses apprises,

comment on discute, comment on se dispute, comment on peut s'aimer, comment on peut planter, comment on peut écouter, comment on peut se soigner, comment on peut danser, comment on peut pleurer, comment on peut grimper, comment on peut cuisiner, comment on peut bricoler, comment on peut chourrer,

comment on peut grandir, comment ne pas grandir, comment on peut respecter, comment on peut chanter, comment on peut zbeuler, comment on peut vivre, juste à côté, la beauté des ruines qui se relèvent, la douleur du deuil des vivant.es aimé.es, la boue la boue la terre, la lenteur de la révolution, la jouissance de la révolution, la neige sur la prairie de la Crem, la poésie des barricades, la fascination du feu, l'oubli des acres odeurs corporelles, les rires les rires les rires, les regards embrasés, embrassés, les regards aimés,

la peau qui s'est asséchée, éraflée ou arrachée,

la joie des lieux qu'on ouvre,

les vertiges qui se dissipent,

les mains qu'on a tenues, les mains qu'on a tordues la main qu'on a tendue,

les baignades du mois d'août, celles qui font tomber les cagoules,

les chants des mésanges bleues,

le bruit du choc des mondes,

et toutes ces premières fois,

les frissons politiques,

les baptêmes d'anarchie,

les clairs-obscur en vigie,

les face à face policiers,

les balançoires,

les cafés qui rythment les journées,

et puis vos cabanes, celles en bâches, celles en tôles, celles en palettes, celles en bambous, celles en terre, celles sans toit, celles qui fuient, celles avec un poêle, celles avec des lits, celles pour faire l'amour, celles pour zoner, celles pour discuter, celle MINT quand c'est respecté, celles perchées, celles enflammées, celles hyper rangées, celles qu'on veut pas trop approcher,

la berceuse des crapauds le soir à la Cal'abre,
toutes vos chansons inventées,
tous vos textes inachevés,
toutes les banderoles graphées, des très politiques aux très controversées,
les bons matins,
les grosses frayeurs,
les graines plantées,
les concerts au verger sur fond de chantier,
les éclats de Gaïan, la force d'Alexandra,
les sourires aux lendemains de nuit de grand vent
et puis vos corps qui se serrent, et puis vos liens qui se nouent

Vous n'avez pas fait mieux que les autres, vous avait fait comme vous pouviez, vos boussoles plus ou moins bien ajustées.

Et vous continuez, face aux pieuvres du système, sur vos coquilles de noix, non pas à croire à l'horizon, mais à couler avec panache.

Grâce à vous, ce testament inachevé, dans vos p'tits cœurs, un "zad partout" accroché.